

Lucas Lejeune

Mes corps sans vie

Moins de dix ans

Les gamètes qui auraient pu m'être ne sont rencontrés pas. Cette jeune femme qui n'est pas ma mère subit des règles douloureuses, comme chaque mois. Quant à cet homme qui n'est pas mon père, il éjacule dans un mouchoir.

Ma mère avorte. Elle est remboursée.

Bébé prématuré, je ne survis pas à ma naissance. Mes parents ne s'en remettent jamais.

Je suis né il y a moins d'une semaine. Ma mère est partie faire des courses, nous laissant seuls moi et mon frère dans sa camionnette, sur le parking d'un supermarché. Je pleure, agaçant mon grand frère de six ans. Lorsque je commence à crier, il me sort de mon siège, me projette violemment dans le véhicule puis me frappe. À son retour une demi-heure plus tard, ma mère retrouve mon corps sans vie. Ce n'est qu'après deux heures d'hésitation qu'elle se décide à prévenir sa voisine, une infirmière qui appelle immédiatement les secours. Ces derniers, arrivés sur les lieux, ne peuvent que constater mon décès. Ma mère est inculpée pour homicide et négligence. Mon frère n'est pas poursuivi.

Deux heures après la tétée, on m'administre une dose de vitamine D. Je suffoque brusquement, puis fais un arrêt cardio-respiratoire et décède au domicile de ma famille, avant d'être transporté à un centre hospitalier. Un bilan complet et une autopsie sont effectuées, afin de déterminer l'éventuelle responsabilité du laboratoire.

Mon frère de cinq ans trouve l'arme de notre père au domicile familial. Ne sachant pas que l'arme est chargée, il presse la gâchette pour jouer, alors que je me trouve juste devant. Le coup part, me tue. Je venais d'avoir un an.

Je fais une bêtise au moment d'aller sur le pot. Folle furieuse, ma mère me bat à mort. Je succombe à mes nombreuses blessures, dues aux coups assénés au niveau du crâne et de l'abdomen. Un groupe de soutien en mon hommage est créé sur Facebook.

À deux ans, je vis avec mon frère de sept ans et mes parents, tous deux contrôleurs des impôts. Un soir, alors que ma mère est absente, mon père m'étrangle. Le lendemain, il se livre à la gendarmerie et se retrouve placé en garde à vue. Les gendarmes arrivés à mon domicile font la macabre découverte, après quoi les secours tentent de me réanimer, en vain. Mes parents étaient en instance de séparation.

Depuis trois mois, je suis le souffre-douleur du nouveau compagnon de ma mère. J'ai tant de bleux qu'elle me retire de l'école afin de ne pas alerter les enseignants. Un matin, je refuse de faire mon lit. Il me giffle, me frappe à répétition. Ma mère appelle les urgences lorsque je perd connaissance. À l'hôpital, ma mort est constatée. L'autopsie révèle une rupture de ma rate et de mon pancréas, des hématomes de la tête aux pieds, des blessures au cuir chevelu, à la bouche et sur mes parties intimes. Plus de six-cent personnes participent à une marche blanche organisée en mon hommage.

Après un week-end passé avec mon père, je ne suis pas remis à ma mère le dimanche soir. Mon corps, retrouvé dans mon lit au domicile de mon père, ne présente aucune trace de violence. Sa voiture est retrouvée, mais lui est toujours recherché. Il est connu de la justice pour des faits de violence et de harcèlement sur ma mère.

J'ai quatre ans. Avec ma mère, nous attendons le retour de mon père. Ce dernier est sorti acheter de la marijuana. Je fais tomber un oeuf par terre, ce qui met ma mère dans une colère folle. Saisie d'un balai, elle s'acharne sur moi. Vingt minutes plus tard, elle appelle les secours. Une fois sur place, elle tente de leur faire croire à un accident domestique, en vain. Elle est placée en

détention provisoire.

Lors d'une soirée alcoolisée, je suis frappé à mort par mon beau père. Lui et ma mère m'enterrent dans la forêt. Plus tard, ma mère fait croire à la police qu'elle s'était assoupie dans un parc de la ville et qu'à son réveil, j'avais disparu. Mon beau-père est condamné à vingt ans de prison pour violences volontaires ayant entraîné ma mort. Ma mère écope de cinq ans pour non assistance à personne en danger, recel de cadavre, modification de l'état des lieux d'un crime et dénonciation mensongère.

Pour me punir d'avoir volé de la nourriture, ma mère et deux amies à elles m'emmènent dans un bois pour me tabasser. Elles inventent une histoire au moment d'appeler les secours. Elles campaient soi-disant dans les bois et je me serais échappé de la tente alors qu'elles dormaient. J'aurai passé plusieurs jours seul, avant qu'un groupe d'enfants ne m'agresse. Les forces de l'ordre, arrivées sur les lieux, me découvrent enveloppé dans une couverture et couvert de graves blessures. Ils ne croient pas un instant à la version de ma mère et de ses amies. Je suis transporté à l'hôpital, où je décède des suites de mes blessures. Les trois femmes sont poursuivies pour meurtre.

Ma mère m'accompagne pour mon premier jour d'école primaire, lorsqu'elle sent une main sur son épaule. Un homme, bouteille cassée au poing, lui réclame de l'argent. Ma mère refuse, puis se retrouve jetée au sol. Je hurle en donnant des gifles et des coups de pieds à l'homme, qui tire sur sa jupe, comptant la violer devant moi. L'homme me frappe, je m'effondre. Au sol, il m'étrangle, puis me poignarde avec la bouteille. J'essaie de me défendre, appelant ma mère au secours. Elle cherche de l'aide, en vain. De retour, elle constate que l'agresseur m'assène des coups de bâton. Trois hommes arrivent. L'agresseur s'éloigné, m'emportant vers le chemin de fer et m'y jetant pour s'enfuir. Ma mère me prend et me tient fort contre sa poitrine. Je meurs dans ses bras.

Arrivé au bloc opératoire, je suis pris en charge pour une appendicite. La veille, un germe infectieux a été détecté dans mes urines, mais ni le chirurgien, ni l'anesthésiste qui l'accompagnait ne consultent les résultats de cet examen obligatoire. Cela aurait dû conduire au report de l'intervention chirurgicale, mais il est trop tard. Mon état se dégrade rapidement, et je meurs d'un choc septique cinq jours après l'opération. Les deux soignants doivent répondre d'homicide involontaire.

J'ai sept ans, à la campagne. En fin de journée, je joue dans une exploitation horticole, près d'un enrouleur de serre utilisé pour manipuler les bâches servant à recouvrir les potagers. Soudain, j'actionne la machine par accident. Je meurs étouffé, coincé dans l'enrouleuse.

Mon père vient de tirer sur sa femme. Elle est transportée à l'hôpital et mon père interpellé. C'est un voisin qui indique ma disparition aux policiers, trouvant suspect que le couple ne l'ait pas signalée. La propriété est fouillée et mes restes humains sont découverts dans la grange. Mon père et ma belle-mère m'ont torturé, battu à mort et jeté mon cadavre aux cochons pour le faire disparaître.

Je me baigne en fin d'après-midi, lorsque je commence à me noyer. Je suis d'abord pris en charge sur place par le dispositif de secours avant d'être évacué par hélicoptère vers l'hôpital, où je meurs dans la nuit.

Ce soir, un ami de mon grand frère dors chez nous. Dans la nuit, il s'introduit dans ma chambre, et me poignarde dans mon sommeil. Mes parents font la macabre découverte le lendemain matin. Je gis mort dans mon sang. Le suspect est retrouvé quelques heures plus tard dans un hôpital, pour soigner des blessures aux mains. Il déclare avoir agi pour voir ce que cela faisait de tuer quelqu'un, avant la fin du monde. J'allais avoir neuf ans.

Dix ans et plus

Ni le Samu, ni les pompiers, ni les taxis n'acceptent de faire le déplacement pour m'emmener aux urgences. Finalement amené à l'hôpital par un automobiliste interpellé dans la rue, vers trois heures du matin, alors que je vomis et présente des convulsions, je suis pris en charge pour une appendicite. Mais mon état se dégrade rapidement et, en arrêt cardio-respiratoire, je meurs peu avant neuf heures du matin.

Lundi matin, les pompiers se rendent en urgence dans notre maison en flammes. Après être venus à bout de l'incendie, les secours découvrent mon corps, près du garage. L'incendie a pris sur un tracteur stocké dans le garage, sans explication.

Mon meurtre se déroule vendredi soir, au cœur d'un quartier paisible. Mon grand frère de dix-neuf ans me poignarde à mort. Les secours, arrivés sur les lieux, ne peuvent que le constater. Mon frère est interpellé, et une enquête est ouverte.

Mon corps pendu est retrouvé à mon domicile. La piste du suicide est privilégiée par les enquêteurs. J'avais tout juste douze ans.

Je survis dans la rue comme vendeur itinérant de calendriers. Une fille de cinq ans m'accuse de l'avoir violée. Pour se venger, ses parents me ligotent à une chaise, où je vis un calvaire de douze heures. Ils me rouent de coups sans relâche, avant de m'étouffer à mort avec un sac en plastique. Je suis torturé à mort. Aucune trace de violence sexuelle n'est découverte sur la fillette, qui subit prochainement un examen psychologique. Quant aux parents, ils sont inculpés pour meurtre avec préméditation.

Je pars de chez moi dans la nuit, muni de mon portable et des clés de la maison. Je meurs électrocuté. Le lendemain matin, mon cadavre à moitié carbonisé est retrouvé par des employés de la voie ferrée, près d'un transformateur.

Ce matin là, mon père me dépose au métro afin que je me rende au lycée. Mais je n'arrive jamais là bas. Le soir même, je ne donne plus de nouvelles, mon téléphone est éteint. Mon corps est retrouvé dans un vallon, deux jours plus tard. Ligoté, j'ai été tué d'une balle dans la tête.

Je suis une jolie jeune fille de quatorze ans, brillante, passionnée de littérature. Les faits se déroulent chez les parents de mon copain. Je suis avec lui dans sa chambre, sa mère est en bas. Cela dérape entre nous deux. Nous sortons ensemble depuis plusieurs mois, et je suis sûre qu'il m'a encore trompé avec une fille. Furieux, il m'étrangle à mort. Sa mère n'entend rien.

Après le dernier cours du vendredi soir, je quitte le lycée. Plus tard, quand je me décide, j'envoie un message inquiétant à un ami. Un message d'adieu. On me retrouve une semaine plus tard, mort au pied d'une falaise.

Je suis porté disparu depuis mardi. Je ne me rends pas à l'école le lendemain. Un appel à témoins est lancé sur Internet pour me trouver, sans succès. Vendredi matin, des vétérinaires venus soigner des vaches découvrent mon corps vers onze heures, pendu à un arbre au fond d'une pâture, près d'un chemin.

Un garçon de ma classe m'emmène sur le toit d'un grand magasin pour avoir des relations sexuelles avec moi. J'ai l'air d'accord. Nous buvons du whisky et flirtons un peu, mais je ne veux pas aller plus loin. Furieux, il me jette dans le vide. Je chute de cinq mètres mais ne meurt pas sur le coup. Descendu en bas, il tente de me violer, sans parvenir à maintenir une érection. Après plusieurs essais infructueux, il me force à lui faire une fellation, puis m'étrangle avec la chaînette que je porte au cou.

Le jour de mes dix-sept ans, ma mère me drogue puis m'étouffe à mort avant d'alerter les secours. Ils découvrent mon corps au lit. Elle leur brandit une taie d'oreiller, soi-disant trouvée

autour de mon cou, puis explique avoir reçu l'appel d'un homme qui me menaçait de mort car j'étais séropositive et l'avais contaminé. En vérité, elle s'est appelée elle-même sur son portable, depuis une cabine. Elle est condamnée à vingt ans de réclusion criminelle.

Je suis battue à mort puis jetée d'une voiture. Séquestrée avec moi depuis mardi soir, une autre adolescente est retrouvée blessée, puis transportée à l'hôpital. Une enquête pour enlèvement et séquestration suivie de mort est ouverte.

Les faits se produisent dans la nuit de vendredi à samedi. À environ trois heures du matin, je sors ivre de boîte de nuit lorsqu'on me poignarde à plusieurs reprises. Je succombe à mes blessures.

Un kayakiste tombe sur mon corps sans vie, qui flotte sur le fleuve, dans un bidon. Ma voiture est retrouvée le lendemain sur une aire de covoiturage. J'étais tout juste majeur.

Je vis seul dans la rue, sans contact avec ma famille ou mes amis. Je poste sur Facebook des appels à l'aide, sans réponse. J'ai beaucoup de capacités, mais ne suis pas en mesure d'être indépendant. On m'octroie un budget, mais je dépense tout très rapidement. Sympathique, sensible et fragile, je suis la cible des profiteurs. Mon corps sans vie est retrouvé ce week-end, dans une tente d'un parc de loisirs. J'y suis mort de faim et de soif.

L'ensemble de la famille s'oppose à mon projet de mariage. Un jour, mon père m'étrangle à mort dans notre appartement, soutenue par ma mère qui participe au transport de mon cadavre, assistée aussi par mon oncle et ma tante.

Vingt ans et plus

J'ai vingt ans, il est vingt heures. Je suis au pied d'un foyer d'étudiants et de jeunes travailleurs, on me poignarde. Les secours arrivent, constatent mon décès. Un homme est interpellé et placé en garde à vue.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, l'ancien compagnon de ma mère s'introduit chez nous en défonçant la porte. Il me roue de coups. Il me frappe à la tête, je perds connaissance. On me transporte aux urgences. Ensanglantée et inanimée, je suis rapidement prise en charge par les médecins urgentistes, avant de décéder des suites de mes blessures.

Je décide d'en finir, ici et maintenant, sur mon lieu de travail. Adjoint volontaire, j'utilise mon arme de service contre moi, dans les locaux du Peloton de surveillance et d'intervention de la Gendarmerie. Vendredi dernier, un autre gendarme, père de famille, s'est également suicidé ici. L'an dernier, vingt-cinq gendarmes ont mis fin à leurs jours.

À vingt-deux ans, je travaille comme cuisinier dans un restaurant renommé de la ville. Je conduis ma moto pour me rendre au travail, quand suis fauché par une voiture qui coupe la route. Je meurs sur le coup. J'avais deux passions dans la vie : la cuisine et le rugby. Samedi et dimanche, les joueurs de mon équipe observent une minute de silence pour moi sur le stade du club. Une image forte. Gentil, serviable, travailleur, j'étais à l'image des miens et des valeurs que j'avais reçues.

Une bagarre éclate. L'un des hommes concernés attrape un couteau et me blesse au niveau du flanc gauche. Après quelques secondes, je m'effondre. Lui s'enfuit. Je décède des suites de cette blessure. Je le connaissais. Finalement, il va de lui même à la police, avec son avocat. J'étais quelqu'un de bien, j'avais plein d'amis. Ils pensent fort à moi et à ma famille.

Sur une départementale, à un carrefour, je fonce dans un pin et succombe sur place.

Ingénieur en électronique, j'habite ici depuis deux ans. Après avoir passé la soirée à un festival avec des amis, vers une heure du matin, je commande un Uber mais ne monte jamais dedans. Je suis porté disparu. Le même jour, la police enregistre deux tentatives de retrait avec un mauvais code, et un homme a ramené ma carte de transports en commun aux objets trouvés. Deux mois plus tard, je suis retrouvé nu dans le canal, seulement chaussé de baskets. Plusieurs scénarios sont envisageables. Les investigations se poursuivent.

En pleine partie de chasse, je suis touché par plusieurs projectiles. En arrêt cardio-respiratoire à l'arrivée des secours, je décède peu de temps après. Une enquête est ouverte par la gendarmerie. Deux amis chasseurs sont placés en garde à vue mais la piste de l'accident est privilégiée.

Je noue une corde et saute d'un pont de la voie rapide, à hauteur du centre commercial. Je suis suspendu à un mètre du sol lorsqu'un chauffeur-livreur qui circulait sur une avenue fait l'horrible découverte. Les secours, arrivés sur les lieux, ne peuvent que constater mon décès.

Peu avant vingt heures, ma voiture quitte la chaussée, percute une buse en béton et finit sa course dans le fossé opposé. A l'arrivée des secours, seul à bord, je suis inconscient et doit être désincarcéré. Je suis conduit au centre hospitalier où je décède dans la nuit. J'avais vingt-cinq ans.

Ma mort survient après une soirée où j'ai été accueilli chez des amis. Ce matin à leur réveil, ils me trouvent inanimé dans le clic-clac où j'ai passé la nuit. Une autopsie est en cours pour permettre de comprendre ce qui m'est arrivé.

De nombreux étrangers participent à la rave party, dont des

Britanniques ainsi que des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Hollandais et des Belges. Près de trente mille personnes sont rassemblées sur le site. Une vingtaine de personnes sont interpellées et plusieurs placées en garde à vue pour détention ou conduite sous l'emprise de stupéfiants. Les services de secours procèdent à sept évacuations sanitaires, dont la mienne. L'intubation pratiquée par les médecins du Smur ne sert à rien. Je meurs sur place.

Parti en randonnée avec des amis, je suis porté disparu depuis deux jours. Une caravane terrestre emprunte mon itinéraire supposé et l'hélicoptère de la gendarmerie effectue une reconnaissance aérienne du secteur, épaulé par une quinzaine de gendarmes au sol. Mon corps est découvert au pied d'une barre rocheuse, à deux mille mètres d'altitude.

Je me défenestre à six heures. Après une chute de quatre étages, je m'écrase sur une voiture. Les enquêteurs se penchent sur les thèses de l'accident ou du suicide, mais le meurtre est écarté. Il n'y a aucune trace de violence et la porte d'entrée était bien fermée à clef. Des sachets de cocaïne sont retrouvés chez moi.

Buraliste, je suis venu voir le feu d'artifice avec ma femme enceinte de sept mois. Elle est à mes côtés. Voyant le camion se diriger vers nous à pleine vitesse, je la pousse sur le côté pour lui sauver la vie et celle de mon enfant, au prix de la mienne. Je suis percuté par le poids lourd islamiste.

Je rentre chez moi à pied, après les cours, lorsque je suis attaqué sur le chemin de mon appartement. Un australien de mon âge, vingt-huit ans, me viole et me bat à mort. Il est sous méthamphétamine et alcool. Mon cadavre est retrouvé dans le parc à côté de chez moi.

Ma rue est le théâtre récurrent d'altercations en raison de la difficulté de stationner. Ce soir, une nouvelle fois à cause de ce sujet, nous échangeons d'abord des invectives avec mon voisin.

Des premiers coups de poing partent, avant qu'il ne se saisisse d'un couteau de cuisine. Plusieurs coups d'arme blanche me sont alors portés, dont un en pleine carotide. La scène se déroule sous les yeux de ma fillette âgée de cinq ans, et de son petit frère de trois ans.

Jeune mariée, j'apprends souffrir d'un glioblastome multiforme, une forme agressive de cancer du cerveau. Selon mes médecins, il ne me reste que six mois à vivre. Je décide donc de planifier ma mort. Mais d'abord, je monte une fondation, un groupe de lutte pour le droit à mourir dans la dignité. Puis, je pars à l'étranger, pour de bénéficier d'une loi qui permet aux médecins de prescrire une dose létale de sédatifs aux patients en phase terminale. J'utilise ce droit et met ainsi fin à mes jours, après avoir pris soin de laisser un message d'adieu sur Facebook.

Trente ans et plus

Mère d'une petite fille de quatre ans, je vis dans cette maison depuis quelques mois avec mon compagnon. Pompiers et gendarmes interviennent dans le pavillon. Mon corps sans vie est retrouvé. Selon les premières constatations, il s'agit d'une mort suspecte. Les techniciens de l'identification criminelle sont toujours sur place. Une conférence de presse est prévue ce soir.

À trente-et-un ans, je suis un wingsuiter réputé et comptabilise plus de 25 000 abonnés sur Youtube. Mais le wingsuit est un sport dangereux, parfois mortel. En fin de matinée, à environ mille cinq-cent mètres d'altitude, j'effectue une figure appelée vrille, et percute un arbre. violemment touché à la tête, je suis conscient à l'arrivée des secouristes et du peloton de gendarmerie de haute montagne, mais décède sur place.

Dans le hall d'une banque, c'est un usager, rentré pour retirer de l'argent au distributeur automatique de billets, qui découvre mon corps inanimé. Il prévient une équipe de l'organisation caritative en maraude, qui alerte les secours. Le Samu ne peut que constater mon décès. Mes parents tiennent à préciser que je n'étais pas sans domicile fixe, comme l'indique une source judiciaire. Je vivais dans un foyer et venais presque chaque jour chez eux.

Dans mon appartement se trouvent des serpents, des reptiles, et je suis connu des services de police pour des affaires de stupéfiants. Depuis plusieurs jours, mes voisins se plaignent d'une odeur nauséabonde. Je suis décédé depuis au moins une semaine. Pour la Police de Tours, ma mort serait naturelle, car il n'y a rien de suspect dans mon appartement. Pas de traces de coups, pas de traces de lutte. Marginal, j'étais très malade.

Nous nous arrêtons avec ma femme sur une aire de repos dans le centre du pays, à une heure au nord de la capitale. C'est à ce moment-là qu'un homme nous attaque, et me poignarde. Mon agresseur prend la fuite en direction du nord du pays, avant que

son véhicule ne soit stoppé par la police. Les motifs de cette agression ne sont pas encore connus et mon épouse, très choquée, est hospitalisée.

Mon corps sans vie est retrouvé mardi matin, vers neuf heures dans une cour de mon quartier. Une autopsie est demandée et la police judiciaire lance une enquête. J'avais trente-trois ans.

Lors d'une course à pied, à travers une forêt tropicale, je fais une chute de deux mètres après avoir erré quinze kilomètres en dehors du parcours délimité. Les derniers participants qui m'ont vu ajoutent que je semblais épuisé. L'enquête est toujours en cours et il est trop tôt pour tirer des conclusions sur la cause exacte de ma mort.

Je meurs dans une chambre d'hôtel, d'une prise excessive de cocaïne. J'avais déjà séjourné dans cet établissement. C'est un employé qui fait la macabre découverte en faisant le tour des chambres. Aussitôt alerté, le commissariat envoie plusieurs fonctionnaires sur place. Les forces de l'ordre trouvent la drogue en question près de moi. Selon le chef du service d'addictologie de l'hôpital, il y a de plus en plus de produits de ce type. On sait qu'il y a aussi de plus en plus de personnes qui associent l'héroïne à la méthadone ou à la cocaïne.

Je suis très défavorablement connu de la police. Ce soir, je suis pris pour cible en bas d'une résidence par deux suspects qui prennent la fuite après m'avoir criblé d'une vingtaines de balles de Kalachnikov. Il s'agit d'un règlement de comptes sur fond de stupéfiants. Impliqué dans la guerre pour le contrôle du trafic de drogue, je sortais à peine de prison.

Au cours d'une soirée à laquelle je participe dans un appartement, je suis brusquement mis à la porte, nu. Je passe quelques heures en extérieur, au pied de l'immeuble. Je meurs d'hypothermie.

Âgé de trente-six ans, je suis une étoile montante du banditisme Niçois, considéré comme le bras droit d'un homme de quarante-trois ans, récemment abattu alors qu'il dînait dans un restaurant. Ce matin, je suis devant mon domicile situé dans un quartier résidentiel. Deux individus en scooter ouvrent le feu sur moi et me tuent. Une partie de la rue où s'est déroulé le drame est bloquée à la circulation. La police judiciaire est chargée de l'enquête.

Ce soir, comme toutes les semaines, nous avons rendez-vous à la piscine avec le club de la commune pour un entraînement d'apnée statique. Cette discipline se pratique en bassin école, d'une profondeur maximum d'un mètre. Nous portons une combinaison, un masque et sommes allongés sur l'eau, le visage immergé. Il est déjà trop tard quand les autres apnéistes s'aperçoivent qu'il y a un problème, car je suis déjà en arrêt cardio-respiratoire. Je suis mort.

Supporteur du PSG, célibataire et sans enfant, je suis roué de coups devant le stade par une trentaine de personnes issues de la tribune, deux heures avant le match PSG-OM. Une semaine plus tard, je m'éteins après avoir été déclaré cliniquement mort. À ce jour, les enquêteurs ignorent toujours si j'étais impliqué dans les échauffourées qui ont précédé le drame. Près de 200 supporters assistent à mes obsèques au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Par l'intermédiaire de leur avocat, mes parents appellent au calme, à la retenue et à la dignité.

Je pars en début d'après-midi pour une sortie sportive en montagne, mais ne rentre pas le soir. Un dispositif de recherche est lancé dans la soirée. Je suis retrouvé décédé au pied d'une barre rocheuse. J'étais âgé de trente-huit ans.

Vers quatre heures du matin, une collision se produit sur la départementale. Trois voitures se percutent. Je me trouvais dans l'une d'elles, et décède sur les lieux de l'accident. Quatre hommes sont conduits à l'hôpital. Leurs jours ne sont pas en danger.

Je suis alcoolique. Deux jeune filles, âgées de treize et quatorze ans, débarquent chez moi, et me massacrent à coups de pelle, de télévision, de table basse et de bâton clouté de vis. Durant le supplice, les adolescentes prennent, hilares, des selfies avec moi, qu'elles partagent sur Snapchat. Mon calvaire dure plus de cinq heures. Une fois décédé, mon présente plus de cent blessures, dont quatre-vingt au visage. Les deux adolescentes sont condamnées à la prison à perpétuité.

Quarante ans et plus

Durant le déjeuner, mon fils aîné, âgé de dix-huit ans, me poignardé de plusieurs coups de couteau. Les assiettes de pâtes sont encore pleines sur la table. Je n'ai même pas le temps de finir mon repas. Il y a du sang dans la salle à manger et dans la salle de bain. Ma femme, blessée dans l'attaque, parvient à s'échapper chez des voisins. Mon fils est interpellé et placé en garde à vue.

Plongé dans le coma après avoir contracté le Covid-19, je suis amputé d'une jambe et subis une trachéotomie. Un état de santé difficile à supporter pour mon épouse, qui annonce ma mort dans un message déchirant sur Instagram. Je suis mort à quarante-et-un ans.

En rentrant chez moi, je perd le contrôle de mon automobile, qui percute le parapet en béton d'un pont, avant de rebondir contre un platane de l'autre côté de la route. Mon véhicule explose sous le choc, je meurs sur le coup.

Attaquant hors pair, j'avais fait une entrée fracassante en tant que remplaçant lors de mon premier match à l'âge de seize ans. Promis à un bel avenir dans le foot, j'ai été malheureusement victime une première fois d'un grave accident de la route il y a une vingtaine d'années. Avec plusieurs côtes cassées, j'avais été obligé de tirer un trait sur ma carrière professionnelle. Ce soir, je perds le contrôle de mon véhicule alors que je roule entre Schwobsheim et Baldenheim. La voiture mord l'accotement avant de faire plusieurs tonneaux et d'atterrir sur la chaussée.

Drame dans l'industrie de la pornographie. C'est un de mes amis, inquiet de ne plus avoir de mes nouvelles, qui me découvre inconsciente à mon domicile, à San Fernando Valley en Californie. Je suis déjà décédée lorsque les secours arrivent sur place. D'après eux, j'aurais succombé à un arrêt cardiaque. Âgée de quarante-trois ans, j'avais des antécédents de crises de convulsions et plusieurs médicaments prescrits sur ordonnance sont retrouvés

à mon domicile. D'abord enseignante, je m'étais lancée dans la pornographie à vingt-six ans et avais depuis tourné dans plusieurs centaines de films pour adulte.

Mes derniers mots concernent mes deux fils, âgés de dix-sept et dix-neuf ans. Star de la télé-réalité, je m'éteins dans la nuit du samedi 25 juillet de façon inattendue, alors que je ne souffrais d'aucune maladie.

Agé de seulement quarante-quatre ans, je suis l'une des nombreuses victimes du coronavirus, qui fait rage depuis plusieurs semaines et touche le monde entier. Alors que la Chine commence à sortir de cette crise sans précédent, les autres pays, eux, voient le nombre de malades et de morts se multiplier chaque jour. Je fais donc partie des personnes de moins de cinquante ans touchés par cette pandémie.

Époux et père de trois enfants, je suis l'une des premières victimes du Covid-19 en Seine-et-Marne. Infirmier en psychiatrie, habitant de Serris, j'étais aussi le président d'un club d'arts martiaux.

Je suis en promenade avec mon compagnon sur un vélo de route, sur la commune de Montans, entre Gaillac et Saint-Suplice-la-Pointe, au nord-est de Toulouse. Aux alentours de midi, nous roulons sur une route étroite, parallèle à l'A68, à proximité de l'échangeur de Lisle-sur-Tarn, quand je suis percutée par un véhicule, qui circule dans le même sens. Je suis tuée sur le coup. Alors que les deux-roues sont fortement de sortie sur les routes de la région avec les beaux jours, les gendarmes appellent cyclistes et automobilistes à la plus grande vigilance.

Ce matin, à Arles, je sors de chez moi vers sept heures trente pour attendre un ami, lorsque je suis mortellement blessé par balles, devant sept personnes très choquées par la scène, dont ma femme et mes trois enfants. Le parquet de Marseille ne souhaite pas communiquer sur ce drame.

Né à Saint-Chamond, dans la Loire, et formé à l'AS Saint-Étienne, avec laquelle j'avais débuté chez les professionnels à l'âge de vingt-et-un ans, j'ai également porté les maillots de Nîmes et de Cannes. Je suis un milieu de terrain talentueux, doté d'une belle technique et d'une jolie conduite de balle. Cette nuit, à quarante-six ans, je succombe à une crise cardiaque.

Employé à la collecte de déchets depuis 26 ans au Fresne-Camilly, près de Caen, je reconnais avoir bu deux bières offertes par un client, alors que je conduisais la benne au cours d'une tournée de ramassage, et reçois ma lettre de licenciement pour faute grave. Le lendemain matin, je revêt ma tenue professionnelle et mes chaussures de sécurité, puis me donne la mort avec mon fusil de chasse.

Mon groupe de rock se saisit des réseaux sociaux pour annoncer ma mort à nos fans, sans en préciser les circonstances. C'est à l'âge de quarante-sept ans que je me suis éteint, laissant mes anciens comparses dans le désespoir. Le monde de la musique est en deuil.

Le lendemain de mes quarante-huit ans, je me précipite soudainement vers une voiture qui arrive dans l'avenue à mon niveau. Le conducteur de la voiture, sous le choc, est pris en charge par les pompiers. Les tests toxicologiques, d'alcoolémie et de stupéfiants sont tous négatifs.

Je décède écrasé par une palette que je chargeais dans mon camion. J'effectuais mon chargement dans une société spécialisée dans la menuiserie métallique, implantée à Franqueville-Saint-Pierre, près de Rouen. Un examen de mon corps est ordonné, ainsi qu'un prélèvement sanguin.

Nous étions passons une journée à la plage de Sorlock sur la commune de Mesquer en Loire-Atlantique avec ma femme. Vers midi, nous décidons de nager jusqu'à la bouée jaune qui délimite

l'espace autorisé de baignade. Je m'arrête dans la mer pour observer les poissons avec mon masque de plongée, tandis que ma femme poursuit sa nage. Quelques instants plus tard, mon fils, resté sur la plage, remarqué que je ne bouge plus. Ils me ramènent sur le sable pour tenter de me réanimer, sans réussite.

Cinquante ans et plus

Célèbre présentateur, je décède ce mardi soir d'une longue maladie à l'hôpital Paul-Brousse de Villejuif. Le monde du petit écran est en deuil.

Je tombe à proximité d'un sentier. Les secours sont avertis par un particulier, témoin de l'accident de parapente sur la commune de Valle di Campoloro. Les pompiers de Cervione se rendent sur place, soutenus par l'hélicoptère Dragon 2B, pour me retrouver. Malgré l'intervention des secours, je décède. On ignore, pour l'heure, les circonstances de l'accident.

Alors que je participe à un test d'effort sur un vélo d'appartement chez mon cardiologue, je suis victime d'une crise cardiaque. Transporté dans une clinique du XVII^e arrondissement de Paris, j'y décède à l'âge de cinquante-et-un ans. Ma mort marque un changement dans la pratique de la médecine. En effet, lors d'un congrès de cardiologues organisé quelques mois plus tard, il est décidé que, désormais, les tests d'effort se feront en présence d'un cardiologue mais aussi d'un service de réanimation, ce qui n'était pas le cas lors de ma mort. En effet, Par la suite, de nombreux professeurs de médecine ont estimé que je n'aurais jamais dû participer à ce test d'effort, considéré comme inefficace mais surtout dangereux.

En vacances en famille dans la région d'Annecy, alors que m'apprête à faire le tour du lac, à pied, avec ma femme, mes deux fils et ma belle-fille, je suis piqué par une guêpe. C'est en mangeant que je croque malencontreusement l'hyménoptère qui me pique aussitôt sur la langue, celle-ci gonflant instantanément. Je me met à suffoquer, ne pouvant plus respirer. Je perdu connaissance et ne peut être réanimé. Les secours intervenus rapidement ne parviennent pas à me ramener à la vie, l'oedème ayant provoqué une asphyxie immédiate. Selon les pompiers, les issues tragiques restent assez rares. Sous le choc, mes proches sont pris en charge par les services de la mairie.

De nombreux téléspectateurs se souviennent certainement de mon visage. France 3 est en deuil, car je suis un homme qui a beaucoup compté dans l'histoire de la chaîne.

À l'hôpital parisien du Kremlin Bicêtre, je suis emportée de façon subite par un cancer. Je venais juste de terminer l'enregistrement d'un nouvel album avec mon groupe, qui évoluait dans une formation mettant en avant un mélange d'influence jazz et de swing manouche. J'avais cinquante-quatre ans.

Je suis chez moi lorsque je tombe malade suis transporté d'urgence à l'hôpital, dans un état critique. Malheureusement, les médecins ne peuvent pas me réanimer. J'ai été victime d'un accident vasculaire cérébral massif.

À un foyer de nuit pour sans-abri, le matin de Noël, au moment où tout le monde se lève, je reste allongé paisiblement. Le personnel du foyer de nuit tente de me réanimer, mais c'est trop tard.

Je me présente au poste de la Sûreté du Québec à Drummondville pour demander l'aide des policiers afin de forcer mon fils de trente-deux ans, qui vit avec moi depuis les dernières semaines, à subir une évaluation psychiatrique. Les policiers m'indiquent qu'ils ne peuvent pas m'aider dans l'immédiat, et je repars donc à mon travail. Le lendemain, les policiers sont avisés par un proche sans nouvelles qui s'inquiète pour moi et leur demande d'aller vérifier mon état de santé. Les policiers me découvrent, gravement blessée, à l'intérieur de ma résidence. Je suis ensuite transportée dans un centre hospitalier, où ma mort est constatée. Mon fils comparait au palais de justice pour être accusé de m'avoir assassiné.

J'ai cinquante-huit ans. Maître du blockbuster d'action, je tombe brutalement malade pendant le tournage de mon dernier film. Considéré comme un des meilleurs réalisateurs du genre, je

ne suis pas en mesure de superviser la post-production de ce long métrage, et décède du cancer avant qu'il n'ait pu être achevé.

Il est quinze heures, à Viel-Saint-Remy dans les Ardennes. Avec deux amis, nous nous trouvons en lisière de bois. Deux autres chasseurs débarquent, avec leur chien. Face à l'attitude de l'animal qui le dérange, l'un de mes amis veut lui faire peur en tirant en l'air, mais c'est en prenant son fusil qu'il porte en bandoulière que le coup part, me touchant en plein ventre. Il se trouve toujours en garde à vue pour homicide involontaire.

Soixante ans et plus

L'inquiétude grandit autour du coronavirus. Une enquête épidémiologique est toujours en cours, sachant que je n'avais pas voyagé dans une zone à risque. Plusieurs médecins de la Pitié-Salpêtrière affirment que je ne suis pas mort seulement à cause du Covid-19, mais que j'étais atteint d'une autre pathologie ayant contribué à la dégradation de mon état de santé.

Rue de Jemmapes, dans un quartier tranquille de Maisons-Alfort, au niveau du carrefour avec la rue de Reims, une jeune femme énervée descend de son véhicule pour asséner un coup de poing sur le rétroviseur gauche de mon camion. Puis elle prend la fuite à pied en direction de la rue Concorde. Je sors de ma Peugeot, fais le tour du véhicule pour constater les dégâts sur mon rétroviseur, puis m'approche du chauffeur pour régler la situation à l'amiable. La discussion dure quelques minutes, mais le conducteur ne veut rien savoir. Il dit ne pas connaître cette jeune femme qui vient de sortir de sa voiture. Pas question pour lui de payer quoi que ce soit. Il redémarre. Je m'agrippe à la portière côté passager pour l'empêcher de partir mais cela ne le dissuade pas. Au contraire, il accélère. Je suis alors traîné sur plusieurs mètres. Lorsque je finis par lâcher la portière, ma tête heurte violemment le bitume. Le chauffeur poursuit son chemin et disparaît. Je suis transféré à l'hôpital en état d'urgence absolue, et meurt sur place d'un traumatisme crânien.

Je marchais dans la rue à Calvi, derrière les établissements Thiriet, lorsque je fais un malaise. Un témoin avertit les pompiers qui procèdent aux premiers gestes de secours, mais je décède sur place. Selon le commandant de la Gendarmerie de Calvi, le Commandant Carvalho, il s'agirait d'une mort naturelle. Ils envisagent la piste du malaise cardiaque, mais, âgé de soixante-deux ans, je souffrais de multiples pathologies très lourdes.

Je suis découverte sans vie dans un pré à Eyburie en Corrèze. Les causes de ma mort restent pour le moment indéterminées.

Quand mon corps est trouvé, allongé dans un pré derrière ma maison, située dans la commune d'Eyburie près d'Uzerche, en Corrèze, mon chien et quelques brebis sont à mes côtés. Il y a quelques traces sur son corps. Mais est-ce les animaux, à mes côtés au moment de la découverte, qui en sont la cause ? Une question à laquelle seules les investigations pourront répondre.

Le soir du réveillon, dans la rue aux environs de vingt-deux heures, je suis sous l'emprise de l'alcool, et insulte un jeune homme dans la rue. L'adolescent m'assène alors un coup de poing au visage. Je tombe au sol, laissant échapper de mon vêtement deux cartes bancaires. Le jeune homme me roue de coups pour en obtenir les codes. Puis il redouble de violence lorsqu'une des cartes est avalée par le distributeur. Je suis conscient lorsqu'il m'abandonne sur le parking de la gare, mais décède quelques minutes plus tard. J'avais soixante-quatre ans.

Vacancier originaire de région parisienne, je profite de ma dernière baignade avant de rentrer chez moi. Je nage en compagnie de ma femme et ma fille, au large du parking du Ruquet, à l'est de Saint-Laurent. Je me noie. Ma femme tente de me ramener sur la terre ferme, puis un homme, habitant à proximité, parvient à nous sortir de l'eau. Les sauveteurs de la SNSM puis les pompiers pratiquent un massage cardiaque, sans succès.

Âgé de soixante-cinq ans, je viens de réaliser l'ascension du Mont-Blanc dans de bonnes conditions, avec trois autres alpinistes. Il est un peu plus de midi. Nous formons deux cordées distinctes et la mienne choisit de se désencorder en raison d'un terrain moins technique. Nous sommes en train de redescendre dans le couloir du Goûter quand je perds l'équilibre sur un éperon rocheux recouvert de neige, entraîné dans une chute de près de cinq-cent mètres. Je meurt sur le coup. Indemne, mon compagnon de cordée, choqué et désorienté par l'accident, est hélitreuillé vers Chamonix pour être pris en charge.

Je décède à l'hôpital de Fréjus. C'est une triste nouvelle qui touche le petit monde des Miss France.

Je souffre d'un cancer et ai des problèmes pour respirer. Connu pour mes rôles dans plusieurs films romantiques à succès du cinéma indien, l'annonce de ma mort intervient moins de 24 heures après la disparition d'une autre vedette de Bollywood. J'avais soixante-sept ans.

Je suis une voix singulière et forte, un penseur de la technique et du contemporain hors du commun, qui a cherché à inventer une nouvelle langue et de nouvelles subversions. Penseur engagé à gauche, qui prend position contre les dérives libérales de la société, j'axe ma réflexion sur les enjeux des mutations – sociales, politiques, économiques, psychologiques – portées par le développement technologique. J'analyse les risques que font peser ces changements sur l'emploi traditionnel, prédisant sa disparition. Comme beaucoup d'homme de ma génération, je meurs d'un cancer.

Ancien deuxième ligne des All Blacks, je décède à l'âge de soixante-neuf ans, des suites d'un cancer foudroyant. Sélectionné à 117 reprises sous le maillot néo-zélandais, j'aurai été l'un des fervents développeurs du rugby professionnel.

Soixante-dix ans et plus

J'ai marqué toute une génération. C'est le journal belge L'Avenir qui annonce la nouvelle. J'avais soixant-dix ans.

Les pompiers interviennent dans la commune de Guidel au niveau de la résidence le Maëva pour une noyade. Victime d'un arrêt cardiaque dans l'eau, je n'ai pas pu être réanimé.

Je grimpe une pente raide, en plein après-midi dans le secteur de la Tournette, au-dessus du lac d'Annecy en Haute-Savoie, et ne peux me rattraper dans une chute de deux-cent mètres. Mon corps est retrouvé vers quinze heures.

En marge d'une manifestation contre les violences policières et la mort de George Floyd, je m'avance vers les forces de l'ordre alors qu'elles procèdent à l'évacuation de la place de l'hôtel de ville. Arrivé à leur niveau, je suis poussé à terre par deux officiers. Ma tête heurte le sol et du sang s'écoule. Je suis immédiatement transféré à l'hôpital dans un état grave mais stable, et décède sur place dans la nuit. Les deux agents de police sont suspendus sans salaire et une enquête a été ouverte.

Je ne suis pas seulement l'âme éclectique et énergique que le monde connaît, mais quelqu'un d'attentionné, de généreux et d'affectueux. Dans la nuit, je quitté ce monde paisiblement, entouré de mes proches, des suites d'une leucémie. Une triste nouvelle pour le monde de la mode qui perd l'un de ses stylistes japonais les plus influent.

Je meurs à soixante-dix-sept ans. Triste jour pour le petit écran. Ancien dirigeant de TF1, j'avais révolutionné la télévision.

Inventeur de la fameuse figurine bien connue, je m'éteins à Hvide Sande, sur la côte Ouest du Danemark. J'avais une imagination fantastique.

Je rentre chez moi après avoir acheté mon pain lorsqu'en cherchant mes clés dans mon sac, un individu me jette violemment à terre. Mon agresseur au visage dissimulé par une capuche m'arrache mes affaires et prends la fuite avec un billet de vingt euros. Je décède des suites de mes blessures à l'hôpital. J'étais mère de deux enfants et grand-mère de deux petits-enfants. L'agresseur n'a toujours pas été identifié. Vendredi soir, un rassemblement en ma mémoire a est organisé par mon fils, pour que justice soit faite. Malgré mes soixante-dix-huit ans, j'étais en bonne santé. Je ne serais pas décédée s'il ne m'était pas arrivé cela. Le but de ce rassemblement est que les gens apprennent ce qu'il s'est passé. Que les résidents du quartier, et peut-être le coupable, sachent que ce vol s'est terminé par ma mort.

Je me suis endormi tranquillement dans la matinée, aux Etats-Unis. Il ne s'agit pas du coronavirus. Triste nouvelle pour la famille royale du Danemark.

Quatre-vingt ans et plus

Mon cadavre est retrouvé ce matin dans mon lit, dans la chambre de mon domicile. Mon visage est ensanglanté et mon corps porte des traces de coups. C'est ma voisine qui, inquiète de ne plus avoir de nouvelles, fait la macabre découverte et donne l'alerte. Selon les premières constatations effectuées par les enquêteurs, j'ai été frappée à mort dans mon sommeil avec un objet contondant. Une autopsie sera pratiquée dans les prochains jours.

Grande figure politique de la Haute-Savoie, j'ai été notamment maire pendant dix-huit ans.

Sans domicile fixe à quatre-vingt-deux ans, je suis découvert décédé dans la commune de Colmar. Le parquet ordonne une autopsie et ouvre une enquête pour homicide volontaire, confiée à la direction régionale de la police judiciaire, antenne de Mulhouse, afin de déterminer les circonstances de mon décès.

Catholique récompensé du prix Nobel de la paix pour mon rôle dans la réconciliation en Irlande du Nord, le Premier ministre irlandais me rend hommage. J'étais un grand héros et un vrai artisan de paix. Pendant nos jours les plus sombres j'ai reconnu que la violence ne constituait pas la voie à suivre. J'ai consacré ma vie à promouvoir la tolérance, les droits civiques et la justice sociale.

Porteur d'un pacemaker, je viens d'arriver à Labergement-Sainte Marie, dans le Haut-Doubs avec ma femme. Nous séjournons au camping de la commune. Je décide de me baigner dans le lac de Remoray. Quelques secondes plus tard, je fais un malaise, à vingt mètres du bord. Alertés, les sauveteurs parviennent à me ramener sur la rive. À l'arrivée des pompiers, je suis en arrêt cardio-respiratoire. Pendant trente minutes, le SMUR venu par hélicoptère pratique un massage cardiaque en vain. Mon épouse est prise en charge par la mairie sur place en

attendant que notre fils arrive de Savoie. J'avais quatre-vingt-quatre ans.

Je me suis fait connaître dans les années soixante en duo avec ma partenaire, dont je partageais la vie également en dehors de la scène. Ensemble, nous avons laissé des sketches cultes. Après notre séparation, je me suis lancé en solo. J'ai poursuivi une carrière riche, à la fois en one-man-show et comme comédien.

Dans une supérette de Boulogne-Billancourt, je suis à la caisse. D'autres clients me demandent de me dépêcher alors qu'une file se forme derrière moi. Excédé, l'un d'entre eux décide d'en découdre. Âgé d'une quarantaine d'années, il m'insulte et me pousse à terre. Malgré le choc, je me relève rapidement avec l'aide d'une cliente mais une fois debout, je m'effondre à nouveau, foudroyé par une crise cardiaque. Arrivés très vite sur place, les secours tentent de me réanimer. En vain. L'agresseur est placé en garde à vue pour violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner.

Directeur de collection, j'ai signé plus de 170 romans de gare, et suis considéré comme le plus emblématique des pornographes contemporains. Je revendique d'ailleurs mon statut de pornographe à part entière, par opposition à l'idée d'auteur érotique que j'ai en horreur. J'ai moi-même des goûts littéraires assez classiques, et avoue volontiers mon attrait pour les écrivains libertins du XVIIIe siècle. Je m'éteins à quatre-vingt sept ans.

Ma famille et mes amis seront toujours reconnaissants d'avoir pu passer du temps avec moi, pour mon humanité, mon légendaire sens de l'humour et mon habileté singulière à faire de chaque jour quelque chose de spécial. J'étais également connu pour avoir présenté l'un des jeux télévisés les plus marquants de l'Histoire. Originaire du Bronx, à New York, j'ai été marié deux fois. Je laisse derrière moi trois filles nées de deux mariages distincts.

Ancienne figure de la pègre marseillaise, j'avais inspiré un film

en référence à une incroyable fusillade dans un parking de Cassis. J'avais survécu après avoir reçu sept balles et quinze plombs de chevrotine. J'étais resté handicapé du bras droit. Souvent cité dans des affaires, je n'avais que rarement été condamné par la justice. J'avais un regard incroyable, perçant, qui pouvait faire peur.

Quatre-vingt-dix ans et plus

J'ai été retrouvé mort par balle samedi matin à mon domicile de Tilloy-lès-Mofflaines dans un contexte de fin de vie difficile. Mon épouse, âgée de quatre-vingt-sept ans et qui pourrait être l'auteure du coup de feu, est hospitalisée et n'a pas encore pu être entendue par les enquêteurs. Une lettre à notre domicile indique qu'il s'agit d'un projet commun.

Bien avant le développement de la photographie numérique, je savais qu'un ordinateur aurait besoin d'un périphérique de saisie externe qui traduirait une image en quelque chose de compatible avec le stockage numérique. Mon équipe et moi ont donc mis au point un scanner, le tout premier, capable de traduire une image en une série de pixels.

La maladie aura rythmé toute ma vie d'artiste. J'étais célèbre pour avoir sublimé mon handicap lors d'interprétations de grands concertos pour la main gauche. Enfant prodige et pianiste américain réputé, j'ai été contraint pendant trente ans de jouer d'une seule main à cause d'une dystonie focale de la main droite. Ma maladie ne m'a pas empêché de s'épanouir musicalement. Le Concerto pour la main gauche de Maurice Ravel était mon œuvre de prédilection.

Avocate, femme politique et écrivain, j'ai consacré ma vie à la cause des femmes et au droit à l'avortement. Je me suis fait notamment connaître lors d'un procès emblématique où j'ai défendu une mineure jugée pour avoir avorté suite à un viol. J'ai obtenu la relaxe de la jeune femme et suis parvenue à mobiliser l'opinion, ouvrant la voie à la dépénalisation de l'avortement.

Je suis décédé ce samedi à quatre-ving-quatorze ans. J'étais notamment l'auteur d'un sulfureux roman imaginant avec effroi l'arrivée d'un million de migrants sur la Côte d'Azur. Hospitalisé à l'hôpital Henry-Dunant de Paris, j'avais reçu vendredi les derniers sacrements et suis mort entouré des miens. Admiré par les uns,

décrié par les autres, je me défendait d'être d'extrême droite, me définissant comme royaliste, homme libre, jamais inféodé à un parti. Je reconnaissais cependant être ultraréactionnaire, attaché à l'identité, au terroir et farouchement opposé au métissage.

Une famille fait une macabre découverte. Je suis retrouvé mort brûlé à mon domicile, dans mon lit médicalisé près de Lyon à Saint-Laurent-de-Mure. Les circonstances dans lesquelles s'est déroulé ce drame sont encore inconnues. Selon les premiers éléments, il pourrait s'agir d'un court-circuit.

Sans formation artistique, j'avais commencé ma carrière de dessinateur de presse politique et de caricaturiste en Égypte à l'âge de dix-sept ans. Élevé dans une famille francophile d'origine arménienne, je m'étais installé à Paris à l'âge de vingt-deux ans, tombant aussitôt sous le charme des parisiennes, que je voyais comme des libellules. Silhouettes longilignes, yeux immenses, mes parisiennes étaient sophistiquées et terriblement stéréotypées, ingénues et écervelées, essentiellement préoccupées par le shopping et la mode. J'avais quatre-vingt-seize ans.

Mon usine, NV Stoomweverij Nijverheid, située dans la ville d'Enschede, dans l'est du pays, a été confisquée par les forces d'occupation allemandes peu après qu'elles ont envahi les Pays-Bas en 1940. Elle a été utilisée pour produire 569 355 étoiles jaunes que les nazis ont forcé les Juifs à porter. Entré dans la clandestinité à Amsterdam, j'ai pris une fausse identité et ai travaillé avec une cellule de la résistance qui était connue pour ses faux documents et ses laissez-passer de grande qualité pour les individus qui étaient recherchés par les nazis.

J'étais le plus prestigieux journaliste français, à la fois un témoin, un acteur et une conscience de ce monde.

Cent ans et plus

Dernier des barons gaullistes, ancien garde des Sceaux et ex-PDG d'Elf-Aquitaine, j'ai mené une double carrière d'homme politique et d'homme d'affaires. Avec mon décès, la France perd un de ses combattants de la Libération, la République un de ses grands serviteurs et le ministère de la Justice un de ses anciens Gardes. J'étais une haute figure qui incarnait un siècle d'histoire française.

Affaibli et gagné par la cécité due à deux glaucomes, je rends mon dernier souffle entouré de ma famille., Mon épouse me tient la main. Mon souffle, parlons-en. Un son ample, large, généreux... Un art de la respiration magique, la colonne d'air parfaitement contrôlée, une puissance sans hystérie, le souffle est ce qui m'aura le moins manqué.

Avant de devenir un écrivain à succès, j'aurai été l'ennemi numéro un des ennemis publics. Je m'étais illustré comme flic dans la France d'après-guerre avant de me lancer avec succès dans l'écriture de polars, dont certains ont inspiré le cinéma. J'ai longtemps habité à Los Angeles, dans une superbe maison où, quand je n'étais pas dans ma piscine, j'aimais suivre de mon salon les arrestations en direct dont sont friands les Américains. Mes ouvrages ont connu un immense succès populaire parce que mes héros étaient crédibles, au prix parfois de quelques accommodements avec la vérité historique, et parce qu'on ne s'ennuyait jamais dans mes histoires de bas-fonds, de drogue, de prostitution, de malfrats d'un temps qui semble très lointain aujourd'hui.

Célèbre académicien ukrainien, spécialiste du soudage et président depuis 1962 de l'Académie nationale des sciences, je suis mort mercredi à l'âge de cent-un ans. Selon des médias ukrainiens, je serais mort d'un arrêt cardiaque dans une clinique à Kiev où j'ai été hospitalisé en août en raison de plusieurs maladies du cœur. Les obsèques auront lieu samedi. Auteur d'environ 400 inventions,

je suis surtout connu pour avoir créé dans les années 1980 le premier appareil permettant le soudage de métaux dans l'espace et parrainé ensuite la création d'une nouvelle méthode chirurgicale consistant à électrosouder des tissus humains.

Le monde du cinéma britannique est en deuil. J'étais l'un des premiers acteurs noirs à avoir pu faire une carrière à la télévision et au cinéma. En tant qu'artiste et acteur, j'avais refusé les rôles rabaisants ou stéréotypés sur les gens de couleur.

Je m'étais installé, par mes rôles, au rang de légende vivante, que mon histoire personnelle a également alimentée. Ma vie aura été digne d'un film hollywoodien. Monstre sacré du septième art, j'étais une légende, un acteur de l'âge d'or du cinéma, mais pour mes fils, j'étais simplement papa.

Mourir centenaire, serait-on la dernière star féminine de l'âge d'or du cinéma hollywoodien, expose à une solitude plus grande que la mort. Les contemporains vous ont de longue date faussé compagnie, quant à ceux qui suivent, aimeraient-ils d'un amour sincère le cinéma, ils doivent un peu fouiller dans leur mémoire pour vous resituer précisément. J'aurais été sujet britannique d'ascendance et de droit, Tokyoïte de naissance, Américaine d'adoption, hollywoodienne de profession, Française enfin de cœur puisque je m'étais installée depuis 1953 en France, où j'ai fini, à petit feu, de consommer mes jours, à l'âge de cent-quatre ans.

Décédée à l'âge avancé de cent-sept ans, j'étais la seconde épouse d'un écrivain célèbre. Au tournant du siècle, plusieurs livres m'ont été consacrés.

J'étais restée la reine incontestée du cirque. Pendant presque un siècle, j'ai reçu les plus grandes stars et accueilli les plus grands artistes internationaux.

J'étais devenu le plus âgé des hommes français. J'avais perdu

la vue et ne marchais plus, mais vivais toujours au domicile familial, à Basse-Terre. Jusqu'à mon dernier souffle, j'aurai conservé un esprit vif et une mémoire stupéfiante de précision. J'étais une vraie force de la nature.

Diplômé de l'école d'ingénieurs Supelec, j'ai effectué une partie de ma carrière au sein du groupe EDF. Comptant parmi les rangs de la Résistance, j'ai participé, à mon niveau, à contrer l'occupant et à protéger mes compatriotes en préservant les installations électriques de la destruction planifiée par les Allemands. Je m'étais installé dans le village de Saint-Etienne-de-Tinée, dans les Alpes-Maritimes, pour y passer ma retraite. Très investi dans la vie locale, j'y avais été, entre autres, président du syndicat d'initiatives.

Cent-dix ans et plus

Dernier combattant connu de la première guerre mondiale, j'avais menti sur mon âge pour pouvoir m'engager dans la Royal Navy. J'avais à peine seize ans. Durant la seconde guerre mondiale, c'est comme officier que j'ai rejoint la marine australienne.

Né six ans avant le début de la Première guerre mondiale, j'aurai connu dix-sept présidents de la République et ai été mobilisé pendant la Seconde guerre mondiale. À la tête de quatre générations, je tenais avec mon épouse une quincaillerie dans mon village. Veuf, depuis une dizaine d'années, j'étais un passionné de théâtre et de photographie. Je n'ai jamais fumé, mais adorait le champagne.

Récemment désigné comme l'homme le plus âgé de la planète, je m'éteins à l'âge de cent-douze ans, dans ma maison de retraite. Père de cinq enfants, le secret de ma longévité était de ne jamais se fâcher et de garder le sourire. Je confesse un petit penchant pour les flans et les crèmes glacées.

J'aime me prélasser dans les sources volcaniques chaudes de l'auberge traditionnelle que j'ai tenue à une époque, et passe ma retraite à regarder des combats de sumo à la télé, à lire les journaux et à manger les douceurs sucrées et gâteaux que j'aime tant. Homme le plus âgé du monde, je décède dans mon sommeil, sans aucun souci de santé.

Je suis très strict avec mon régime et mange la même chose tous les jours. J'ai incorporé dans mon régime alimentaire cinq aliments clés que j'attribue à ma longévité. Ce sont la cannelle, l'ail, le chocolat, l'huile d'olive et le miel. Il y a aussi certains aliments que j'évite à tout prix, notamment la viande transformée comme les hot-dogs, la viande rouge et les frites. Je tiens à manger de façon quotidienne des fruits et des légumes biologiques, des grains entiers, des soupes et des salades. J'exerce également mon

esprit et mon corps en jouant aux mots croisés, en lisant et en marchant tous les matins, ce qui facilite un processus de vieillissement gracieux. Aujourd'hui, je suis la même routine quotidienne que tous les jours de ma vie. C'est simplement mon heure de partir, et je suis en paix avec moi-même et avec ma vie. Je meurs chez moi, rapidement et sans aucune maladie chronique. Mon cœur cesse simplement de battre.

Descendante d'esclaves, j'ai été officiellement nouvelle doyenne de l'Humanité pendant seulement quelques jours. J'étais née à Gibsonville en Caroline du Nord, de parents esclaves émancipés à l'issue de la guerre civile américaine.

Américaine d'origine italienne, je n'aurai été la doyenne de l'humanité que treize jours, puisque le Guinness des records m'a donné le titre il y a moins de deux semaines, au lendemain de la mort de la précédente détentrice. Ancienne mère au foyer, j'étais devenue sur le tard femme de ménage, activité que j'ai exercée jusqu'à l'âge de quatre-ving-dix ans. Le travail et la modération ont été les clés de ma longévité.

J'étais un témoin du XX^e siècle. Considéré comme le doyen de l'humanité à l'âge de cent-seize ans, je décède dans la ville du Cap, en Afrique du Sud de causes naturelles. Il y a deux semaines, je coupais encore du bois. J'étais un homme fort, plein de fierté. Pendant mon adolescence, j'avais dû faire face à la disparition de toute ma famille, tuée par la grippe espagnole de 1918. Mon existence aura été marquée par les deux Guerres mondiales, mais aussi l'apartheid. Il n'y a aucun secret à ma longévité. Au cours de ma vie, j'ai travaillé dans une ferme, puis ai occupé un emploi industriel avant de prendre ma retraite à l'âge de quatre-vingts ans. Je laisse derrière moi une femme de quatre-vingt-seize ans. Mon extrême longévité n'a jamais été entérinée par le livre Guinness des records. Si la crise sanitaire ne me pèsait pas trop, je n'appréciais en revanche pas l'interdiction des ventes de tabac décrétée par le président. Cela faisait deux ans que j'avais arrêté de voir les médecins, lassé d'être constamment

piqué. Je passais la plus grande partie de mon temps à jardiner ou à regarder la télévision, et ne prenait que deux cachets d'aspirine par jour. J'ai vécu si longtemps par la grâce de Dieu. Il est le roi, il est celui qui nous donne tout. Je pouvais tomber n'importe quand, et c'est arrivé.

J'ai eu une vie extraordinaire et on se souviendra toujours de ma force pour aller de l'avant. J'attribue ma longévité à mes décennies de célibat et à mon improbable régime : trois oeufs par jour pendant près d'un siècle. De mon vivant, j'ai vu défiler onze papes, trois rois d'Italie et douze présidents de la République. Très indépendante, je me suis séparée de son mari violent juste après la mort de notre unique fils à l'âge de quelques mois. Entre une grande armoire couverte de boîtes en carton et une série hétéroclite d'images pieuses, je conservais mon diplôme de Doyenne de l'humanité délivré par le Guinness et une photo avec mon médecin, des oeufs à la main. Rares seraient les diététiciens à recommander mon régime. Souffrant d'anémie juste après la Première guerre mondiale, j'avais reçu d'un médecin le conseil de manger trois oeufs par jour, deux crus le matin et un en omelette à midi. J'ai scrupuleusement suivi ces recommandations, avalant au fil du temps plus de cent mille oeufs, avant de me découvrir dans ses dernières années une passion ravageuse pour les biscuits. J'ai toujours mangé très peu de légumes, très peu de fruits. Mon régime aurait en effet dû me détruire le foie et les poussières de l'usine où je travaillais me ravager les poumons. Mais j'aurais pu manger du gravier et vivre très longtemps. Ainsi, je n'ai jamais accepté de mettre les pieds dans un hôpital, ne serait-ce que pour une opération de la cataracte. Je voyais et entendait très mal, m'exprimait avec difficulté et passait une grande partie de mes journées à dormir. Mais mon esprit était resté très alerte, avec un solide sens de l'humour.